

S I J ' A V A I S S U

Le temps de la Résistance est loin. Combien s'en souviennent encore et en particulier de ce que fut la lutte clandestine et combien efficace des cheminots français contre l'occupant. Celui-ci avait doublé toute l'organisation des chemins de fer français par des spécialistes allemands assistés eux-mêmes de fanatiques nazis. Ainsi coiffés, la seule ressource des patriotes restait de ruser avec l'ennemi et de devancer ses réactions toujours un peu lentes, sauf lorsqu'il s'agissait de fusiller sans jugement d'innombrables otages innocents. Des documents irréfutables en portent le témoignage douloureux. Rendons donc hommage à ces héros anonymes qui surent faire renaître chaque fois leur réseau alors qu'il était systématiquement décapité; ce fut là le vrai miracle de la RESISTANCE !

Bordant les voies ferrées, de jour, de nuit, tous les cinquante ou cent mètres, des civils étaient requis comme gardes. Ils étaient responsables sur leur vie et sur celle des membres de leur famille du maintien en bon état d'utilisation de ces tronçons de voie. Combien ont été fusillés pour avoir participé passivement ou en pleine connaissance de cause aux sabotages intelligents, dont les conséquences furent énormes quant à la désorganisation des transports de troupes, de munitions, de renforts ou de ravitaillement de l'ennemi ! Cette abnégation et ce sacrifice surhumains ont été acceptés de sang froid, modestement et sans gloire pour que s'accomplisse la LIBERATION.

Aujourd'hui certains viennent dire " si j'avais su, j'aurai eu une autre attitude ". C'est alors qu'il aurait fallu choisir entre l'asservissement et la liberté, le faire vite et définitivement. Ceux de la Résistance ont gagné, ils étaient la minorité. Les autres ont oublié depuis lors quel rôle ils ont joué, car j'ose croire que tous ceux qui se sont trompés de chemin ont expié leur erreur ou du moins demeurent à leur tour assez modeste et effacés pour ne plus paraître sur la scène publique et prôner leurs vilenies dans les cercles privés. Honte à eux s'il n'en était ainsi ! Quand tout sera ainsi remis sur rail, quand tous formeront la chaîne d'amour à laquelle conie la devise révolutionnaire " Liberté - Egalité - Fraternité ", alors seulement renaître définitivement la vraie et la seule FRANCE.

Paul MEYER.

u/ 116

C. C.
=====

Convocation pour l'Assemblée Générale
organisée par la Section HR
le Dimanche 16 MAI 1965

PROGRAMME

- 10 h.00 : Départ de la gare de Mulhouse en autocar pour Chalampe (frontière allemande), badenweiler - Forêt-Noire, Schopfheim, Oeflingen, Frontière Suisse, Rheinfelden (Suisse).
- 13 h.00 : Repas à l'Hôtel SOLBAD-TERMINUS à RHEINFELDEN suivi des réunions statutaires, distractions (2 jeux de quilles automatiques, etc.).
- 15 h.00 : Départ pour Liesthal - Bâle - Frontière française - Mulhouse (arrivée à la gare à 18 h.00).

MENU

Crème à la Reine	Prix : 10.- Francs
Roti de boeuf Bourguignon	service compris
Pommes parées - haricots verts	boisson non comprise
Salade	(à payer par chacun
Pêche Melba	en-sus)

Parking auto devant la gare : utiliser le 2e parking hors de la zone bleue.

HORAIRES SNCF

A L L E R

- de Strasbourg	8 h.41	à	Mulhouse	9 h.48
- de Paris	22 h.10	à	Mulhouse	5 h.01

R E T O U R

- de Mulhouse	18 h.21	à	Strasbourg	19 h.51 et METZ 21 h.52
- de Mulhouse	18 h.54	à	Paris	23 h.32
- de Mulhouse	20 h.18	à	Strasbourg	21 h.42

FRAIS : L'excursion en car, à partir de Mulhouse, est offerte par la Section du Haut-Rhin à chaque membre de l'Amicale jusqu'à concurrence de 2 places. Chacun peut amener autant de personnes qu'il désire en versant 15 francs/pers. Le repas de midi est à la charge de chaque participant.

AVIS IMPORTANT : Pièce d'identité obligatoire (passeport ou carte d'identité nationale). Les enfants mineurs doivent figurer sur un passeport ou avoir l'autorisation du Maire pour se rendre à l'étranger.

INSCRIPTIONS : Avant le 1er mai 1965 envoyez la carte ci-jointe représentant l'Hôtel, à Monsieur Julien LIBOLD (18, Rue de Richwiller - KINGSERSHEIM - Ht-Rhin) en y joignant votre versement (CCP Strasbourg 888.62).
Pour les membres des sections autres que le Haut-Rhin, il est recommandé de prendre contact avec les Présidents respectifs en vue d'organiser le déplacement jusqu'à Mulhouse.

D I S T I N C T I O N S

Nous relevons avec plaisir dans l'Alsace du 23.12.64 l'article suivant concernant notre camarade et ancien Capitaine Jean-Jacques Dollfus.

Nous nous associons vivement à ces félicitations.

" Monsieur Jean-Jacques Dollfus, adjoint au maire de Mulhouse décoré à Valdoie "

" Au cours de la traditionnelle fête de l'arbre de Noël du personnel des Dits Dollfus & Noack qui s'est déroulée dimanche le 20.12.64 à Valdoie (Territoire), M. Jean-Jacques Dollfus, adjoint au maire de Mulhouse et Directeur Général des dits établissements, a reçu des mains de M. Frahier, maire de la localité, la Médaille d'Honneur du travail de vermeil pour les 35 années passées à la direction des usines.

" M. Jean-Jacques Dollfus avait tenu à recevoir cette distinction sur les lieux mêmes où il débuta dans une carrière où il devait affirmer ses qualités humaines et professionnelles.

" Vous lui adressons nos chaleureuses félicitations."

A D R E S S E S

- Mme BATOT - 13, Rue du Faudé - 68/ORBEY - Ht-Rhin
- JAEGER Philippe - Route de Boersch - 67/OBERNAI - bas-Rhin
- Paul KESSLER - 2, Rue de la Prévoyance - 68/MULHOUSE
- Mme LABASTIE - chez M. BOUCHERIE - Bât. C - Appart. 122
Cité de l'Yser - 33/MERIGNAC
- MARING Camille - Rue Principale - 57/LORRY-LÈS-METZ
- MUNIER Jean - 6, Rue de Stockholm - BELFORT (Terr.)
- STEPHAN François - 15, Rue Claudot - 54/NANCY

R E M E R C I E M E N T S

Le Comité Central a reçu un don de 50.- Fr. de notre camarade Louis HAERINGER, qui a bien voulu faire bénéficier l'amicale des Anciens de la Brigade Alsace-Lorraine des droits d'auteur qui lui ont été versés par les Dernières Nouvelles de Strasbourg pour la rédaction d'un article sur la Brigade paru au mois de Septembre 1964 à l'occasion du 20^e anniversaire de sa formation.

N O U V E L - A N

-----Souhaitent une bonne et heureuse année à leurs camarades les Anciens suivants : M. André MALRAUX, le Général Jacquot - les Présidents : Bernard Metz - Paul Meyer - R. Dedoyard - Pierre Pillot - Holl Michel. - Mme la Générale Noetinger - Mme Ch. Gaubert - Mme Vve Schreiber - Mme Labastie - Mme Collaine - Lt-Colonel Argence Louis - MM. Dubourg Léon - Dorigny Georges - Pasteur Frantz - les Anciens de Fossieux - Hauter Jean-Paul - Hees Lucien - Hourtoulle René - Dr. Jacob - Jaeger Philippe - Jaeger Pierre - Julliere Alphonse - Kessler Paul - Lemble Pierre - Libold Julien - Maring Camille - Martin René - Monsch Paul - Munier Jean-Marie - Pillot Pierre - Pleis Charles - Samson Marcel - Sion Marcel - Stephan Francois - Dr. Schneider Maxime - Schuh Alphonse - Cdt André Thirion - Robert Venturelli - Winlen Gaston - Winter Raymond - Zessos Ch.

=====

B U L L E T I N

----- Nous remercions les camarades qui ont bien voulu payer leur quote part aux frais du bulletin depuis le dernier numéro paru.

Abonnements reçus pour 1963 : J. Bully -

Abonnements reçus pour 1964 : Ernst P. - Hartmann Ph. - Haumesser André - Pleis Ch. - Dubourg L. -

Kiehl Joseph - Gauthier Georges - Gilbert et Louis GEORGES - Picard M. - Brullard R. - Munsch Fr. - Maillier A. - Marotel H. - Gerhards - Grotzinger J. - Henaff A. - Dopff R. - Bully J. - Pasteur Frantz F. - Grandjean M. - Hauter J.P. - Venturelli R. - Hentzy O. - Thielen G. - Barth Fr. - Dr. Levy M. - Burger Auguste - Julliere A. - Munier J.M. -

Abonnements reçus pour 1965 : Picard M. - Brullard R. - Munsch Fr. Maillier A. - Grotzinger J. - Henaff

Ad. - Bully J. - Grandjean M. - Thielen G. - Barth Fr. - Bauer G? - Stephan Fr. - Argence L. - Schuh A. - Billotte G. - Julliere A. - Mme Noetinger - Lemble Pierre - Monsch P. - Jaeger Pierre - Georges Dorigny - Munier J.M. - Schramm A. -

Abonnements reçus pour 1966 : Munsch Fr. - Grandjean Marcel - Thielen G. - Billotte G. - Grob A. -

Jaeger P. - Schramm A.

Changements d'adresses reçus : Ernst Paul - Hartmann Ph. - HENAFF Brullard R. - Munier J.M.

Liste des camarades n'ayant pas encore payé leur abonnement pour 1964 : Maginot Henri - Martin René - Morel Gustave - Polak Fr. Badonnel - Baumann L. - Bitschene - Cdt Brun Fr. - Diener Ancel - Dondelinger - Duchene R. - Farge R. - Fischer R. - Frantz Ch. - Hees L. - Herckes P. - Imhoff J. - Jaeger Ph. - Jeanguillaume R. - Kopf A. - Leclerc E. - Lieunard J. - Porcher J. - Schlumberger A. Thirion A. - Thony G. - Weill R. - Woringer G. - Xardel Jean .

=====

(à verser 3.- F. au CCP Paul MEYER - GUEBWILLER - CCP 1388.14 LYON)

=====

IL Y A VINGT ANS DE JALA BRIGADE ALSACE-LORRAINE MONTAIT A L'ATTAQUE DANS LES VOSGES

C'est dans la nuit du 27 au 28 septembre 1944 que la Brigade Alsace-Lorraine, constituée une quinzaine de jours à peine auparavant à partir d'éléments des maquis du Sud-Ouest et de la Savoie, est engagée pour la première fois dans le secteur de Corravilliers-Château Lambert, au carrefour de Bois-le-Prince, non loin du Thillot dans les Vosges. D'emblée les jeunes volontaires de cette unité, extraordinaire à plus d'un titre, prennent contact avec le feu, puisque le premier de ses commandos à se mettre en place, le commando Verdun, perd cinq de ses hommes tués et six blessés avant même d'atteindre les avant-postes.

Ses origines

L'idée de la Brigade Alsace-Lorraine, ébauchée dès 1941 dans l'esprit de quelques jeunes réfugiés alsaciens et lorrains évolua pendant toute la durée de l'occupation pour s'affirmer peu avant le débarquement des troupes alliées sur le sol français. C'est de la volonté commune qui animait alors nos jeunes compatriotes groupés dans les maquis d'Auvergne, du Limousin, de la Dordogne, de la Corrèze, du Lot, de la Haute-Garonne et de la Savoie, soucieux de ne rentrer en Alsace et en Lorraine que les armes à la main, que naquit cette brigade qui ne devait effectivement prendre corps que lorsqu'elle se fut trouvée des chefs : le Colonel Berger, alias André MALRAUX, notre actuel ministre d'Etat des Affaires culturelles, ancien chef interrégional des FFI pour le Lot, la Dordogne et la Corrèze, récemment évadé de la prison de Toulouse, le colonel Edouard, de son vrai nom JACQUOT, qui vient de prendre sa retraite comme général d'armée, et le commandant André CHAMSON, Directeur des archives de France, qui avait été en 1939-40 officier de liaison de De Lattre de Tassigny et qui facilita l'intégration de la brigade à l'armée B, la future Première armée française. Après des difficultés sans nombre nées principalement du manque de véhicules de transport et d'essence, ces divers éléments qui devaient former la brigade purent enfin se mettre en route début septembre, convergeant de diverses régions du Sud-Ouest et de la Savoie vers le front des Vosges.

Une unité hors série

Unité hors série, en vérité, que cette Brigade indépendante Alsace-Lorraine : elle se compose essentiellement de réfugiés d'Alsace et de Lorraine, de tous âges et de toutes conditions - étudiants, voire lycéens, employés, ouvriers, paysans, fonctionnaires, certains n'ont que 15 ans à peine, d'autres sont déjà grand-père, plusieurs combattent côte à côte avec leur fils. A ces Alsaciens-Lorrains qui brûlent de revoir leur province après quelque quatre années d'absence, se sont joints, dans un émouvant élan de solidarité fraternelle, des camarades de combat des provinces d'accueil.

" C'étaient, écrit MALRAUX, ceux qui avaient connu la neige dans les maquis d'arbres nains de Dordogne et de Corrèze, où l'on n'avancait qu'à quatre pattes, mais que la Gestapo jugeait inhabitables. Ceux qui avaient pour drapeau des bouts de mousseline. Ceux qui avaient arrêté l'avance de la Division " Das Reich ". Ceux qui avaient traversé la moitié de la France - dont le Massif Central - dans d'ahurissants gazos. Ceux dont la moitié des armes étaient prises à l'ennemi. Ceux qui, depuis que le monde est monde, chipaient les poulets. Ceux qui, dès qu'ils ne se rasaient plus, ressemblaient aux laboureurs du Moyen Age. Ceux du Centre venus combattre pour l'Alsace avec les copains alsaciens qui étaient venus combattre avec eux ".

.../...

Ces éléments disparates ne peuvent guère apporter au combat que leur courage et leur idéal. Leur équipement est dérisoire : les effets d'habillement " piqués " dans les magasins de l'ex-armée d'armistice et des Chantiers de jeunesse ou réquisitionnés dans des usines au hasard de l'itinéraire suivi, ne l'ont pas été en quantité suffisante pour que tout le monde soit décentement vêtu. Certains monteront en ligne en short brun des Chantiers de jeunesse et en souliers bas. On se battra les premiers jours en bérêt, les casques " modèle armée française 1939 " n'ayant pu être trouvés que le 1er octobre, et l'officier qui les pontretera en ligne sera tué, en les apportant, par un tir de mortier. L'armement est encore plus hétéroclite : récupérés dans les combats du maquis ou parachutés, les fusils et les armes lourdes sont de nationalité et de modèle divers : les mitrailleuses françaises et anglaises voisinent avec les armes allemandes, polonaises et même russes. Les différences de calibre et de forme des munitions et des chargeurs ne vont pas sans compliquer sérieusement les conditions de combat. Quant au matériel de transport, il est franchement invraisemblable : autocars, camionnettes de livraison, cars de police, camions garoçonnés, tous véhicules de modèles anciens, maintes et maintes fois réparés à l'aide de moyens de fortune, on se demande comment ils ont pu transporter les hommes depuis le Sud-Ouest à travers le Massif-Central. Qu'importe, c'est encore eux qui serviront au ravitaillement et au transport des commandos à pied d'oeuvre, et ils ne s'en tireront, en fait, pas trop mal.

Au carrefour de Bois-le-Prince

Tels quels, néanmoins, les quinze cents hommes que comporte la brigade sont accueillis d'emblée par la Première armée française. Eléments venus de régions diverses et groupés pour la première fois en corps quelques jours à peine auparavant sous le commandement de chefs qu'ils s'étaient choisis certes, mais qui n'avaient encore eu guère le temps de les prendre en main, ils sont immédiatement et sans préparation lancés au combat en appui - ô ironie - d'unités blindées. Mission : appuyer les chars du 1er " Combat command " (général Sudre) de la 1ère division blindée (général Du Vigier) dans l'action offensive du 2e C.A. (général de Monsabert) en direction de Bussang et de la plaine d'Alsace. Pendant vingt-deux jours les huit commandos qui composent alors la brigade et qui ont nom Verdun, Iéna, Corrèze, Rapp, Kléber, Bark (Bir Hakeim-Ruhfeld-Kinder), Valmy et Vieil Armand, vont se relayer sans interruption entre le carrefour de Bois-le-Prince et les pentes boisées du Haut de la Parère dont la crête est solidement tenue par un ennemi particulièrement bien entraîné et coriace - il s'agit de l'école hitlérienne de sous-officiers de Colmar, troupe d'élite, fanatique, décidée à tenir coûte que coûte.

Le premier contact est sévère, et attaques et contre-attaques vont se succéder sans désenparer au cours des jours qui suivent. Mais la crête est enfin atteinte, la haute vallée de la Moselle s'ouvre au 2e corps d'armée, l'opération de diversion entreprise par le général de Lattre dans les Vosges a pleinement réussi. Les combattants de la Brigade Alsace-Lorraine peuvent être fiers d'y avoir contribué pour une large part. Leurs pertes, hélas, ont été lourdes : 29 d'entre eux reposent dans le petit cimetière de Froide-conche, près de Luxeuil, en deçà de cette terre d'Alsace pour laquelle ils s'étaient battus et qu'il ne leur a pas été donné de revoir.

La brigade part au repos à Remiremont où elle est enfin équipée de neuf, du moins pour ce qui est de l'habillement, car l'armement et le matériel automobile restent inchangés. Deux commandos nouveaux viennent la rejoindre : le commando Donon, constitué en Savoie, et le commando Belfort composé d'éléments du maquis des Vosges, notamment de Belfortains.

.../...

Pénétration en Alsace

Le 21 novembre, après une courte halte en Haute-Saône, la Brigade Alsace-Lorraine reçoit l'ordre de faire route en direction de Seppois; elle y contribue à arrêter des infiltrations ennemies qui menacent de couper l'axe de marche du 1er corps d'armée (général Béthouart), puis continue dans la nuit du 25 au 26 novembre sur Altkirch, d'où elle partira dès l'aube à l'attaque de Dannemarie en appui des chars du C.C. 4 (colonel Schlessar) de la 5e division blindée (général de Vernejoul). Quelques années plus tard, Malraux se souviendra de ces journées héroïques et sa relation rappellera étrangement le style d'un autre écrivain-homme d'action, Saint-Exupéry : " Qu'il y a peu d'années, et que la retombée de l'espoir suffit à tout rejeter à un passé profond ! C'est sur cette petite place, à peine visible en bas, que dans la nuit d'hiver où tous les hommes ont froid avec les mêmes gestes, nous, anciens prisonniers, regardions notre première unité allemande prisonnière. "

" Et peut-être, au jour de la mort, me souviendrai-je de cette route qui se perd à gauche dans la soir qui tombe "

" A peine était-elle une route, alors : une droite ligne de givre que teintaient les reflets d'incendie, s'enfonçait entre de hauts labours bosselés, vers Dannemarie qui flambait. Villages et bourgs n'étaient plus que des noms de flammes. Et quand le grand vent glacé soulevait la lumière, apparaissait, en position, un char que commençait à recouvrir le gelée blanche de toujours. "

" Un homme aussi près que moi de la paysannerie ne peut pas regarder brûler une ferme sans une espèce de désespoir ", dit à voix basse mon voisin (Chamson). " Elles brûlaient presque toutes. A travers la guerre, c'était plus que la guerre, c'était le flamboiement intermittent venu du fond des âges : le Fléau. Une fois de plus, la vieille terre gorgée de mort poussait dans la nuit son vieux cri saturnien. "

" Là où il y avait encore une étable, nos blessés dormaient le long des bêtes chaudes. Et tout près, dormaient ceux qui allaient, un quart d'heure plus tard, s'allonger sur cette terre ennemie, pour l'attaque, ou pour passer leur première nuit de morts. Je n'en voyais pas un, et pourtant eux aussi emplissaient la nuit. "

L'attaque est menée rapidement. Dannemarie tombe le lendemain 27 novembre après des combats acharnés, dont ceux, livrés autour de Ballersdorf et dans le village même tenu par des S.S. qui se sont barricadés dans les caves, ont été singulièrement meurtriers. La chute de Dannemarie où l'ennemi avait concentré une importante partie de ses dernières réserves l'oblige à évacuer la haute Alsace. La Brigade Alsace-Lorraine a, une fois de plus, payé de son sang cette nouvelle victoire. Mais la récompense est magnifique : son but le plus cher est atteint, elle se trouve en terre alsacienne et dès lors ne la quittera plus.

La défense de Strasbourg

Bien que Strasbourg se trouve en zone américaine, le général de Lattre affecte la brigade à la défense de la capitale alsacienne libérée de fraîche date par le général Leclerc. Ses bataillons sont déployés sur les faces est et sud de Strasbourg et c'est à l'ombre de sa cathédrale que la Brigade Alsace-Lorraine fêtera le premier Noël de la Libération. Elle aura aussi l'honneur insigne de libérer le mont Sainte-Odile.

.../...

Les épreuves néanmoins ne lui sont pas encore épargnées. Sur elle va retomber en partie la lourde charge de préserver Strasbourg d'une nouvelle invasion au cours des dramatiques journées du début du mois de janvier 1945, lorsqu'après le repli de l'armée américaine le général de Gaulle prendra la décision historique de défendre la ville à tout prix.

La brigade massée au sud de Strasbourg reçoit l'ordre d'interdire avec la 3e D.I.A. (général Guillaume) et la 1ère D.F.L. l'accès de la ville contre les attaques ennemies lancées depuis la poche de Colmar. Le 7 janvier deux de ses commandos en position à Gerstheim sont encerclés et entièrement coupés de leurs arrières. Après trois jours de résistance opiniâtre durant lesquels ils tiennent tête aux unités blindées ennemies qui les menacent de toutes parts et contre lesquelles ils épuisent toutes leurs munitions d'infanterie, ils réussissent, en partie, à passer de nuit à travers les lignes allemandes et à rejoindre à bout de forces les positions françaises à Plobsheim. Cette opération n'a pu se faire qu'en traversant à gué, par une température de moins 18 degrés, de nombreux bras du Rhin dont l'eau glacée gelait instantanément sur les uniformes mouillés, transformant les hommes en glaçons. Un dernier obstacle arrête les rescapés après plusieurs heures de cette marche harassante : le Vieux Rhin, 40 mètres d'eau glacée à franchir. Deux sous-officiers se dévouent, traversent le bras d'eau à la nage et, entièrement nus, s'engagent dans les bois recouverts de neige à la recherche des avant-postes français. Ils y parviennent enfin, mais complètement exténués, ne peuvent prononcer que ces seuls mots : Valmy - Verdun, les noms de leurs commandos, avant de s'évanouir. Ils sont immédiatement évacués tandis que les recherches s'organisent pour retrouver leurs camarades. Lorsque dans les brumes de l'aube naissante ceux-ci sont enfin retrouvés, leur transport doit être effectué de toute urgence, car nombre d'entre eux ont les pieds gelés.

L'attaque ennemie est stoppée. La brigade reste toutefois en position de défense sur le Rhin et en lisière de la poche de Colmar. Le 8 février, la capitale haut-rhinoise est libérée par le général de Lattre. Le lendemain les derniers soldats allemands sont capturés sur le territoire français.

Mission accomplie

La mission de la Brigade indépendante Alsace-Lorraine est terminée. Son objectif est atteint, non seulement son objectif militaire, la reconquête du territoire à laquelle elle a largement contribué et qu'elle a payé d'un lourd tribut de sang - 60 morts, plusieurs centaines de blessés, 58 disparus - mais aussi et surtout son objectif moral, celui d'avoir fait participer une unité formée spécifiquement d'Alsaciens et de Lorrains à la libération de leur sol natal.

Le 5 avril 1945 la Brigade Alsace-Lorraine est dissoute. Une page d'histoire régionale est définitivement tournée.

(Texte des " Dernières Nouvelles " N° 227
du 29 septembre 1964)

=====

Nous avons relevé pour vous dans les " Dernières Nouvelles " N° 272, page 7, du 20 novembre 1964, l'étrange texte que voici :

LE BAISER DE SEPPOIS

En chantant la Marseillaise

Au terme de 700 kilomètres de poursuite d'une Wehrmacht chassée de ville en ville depuis le débarquement en Provence, la 1ère Armée française est à bout de souffle. L'intendance américaine, qui n'a guère prévu cette cavalcade conduite au pas de charge, ne suit plus. Enfin et surtout, les Allemands se ressaisissent : nazis ou non, ils vont maintenant se battre pour défendre leur pays. Pourtant, le général donne l'ordre de foncer à travers des rafales de neige et dans une boue aussi épaisse qu'elles. Certes, ce grand seigneur de la guerre, qui fut un grand seigneur tout court, se fie à son intuition tout autant qu'à ses plans. Plus encore, il a confiance en ses hommes : ceux, d'abord, venus d'Afrique, qui ont débarqué en sa compagnie sur les côtes de France; ceux, ensuite, les sans-culottes de la Résistance qu'il a intégrés dans une armée qu'il entendait à la fois populaire et nationale, sans se soucier de paralysantes questions de hiérarchie ou de règlement. L'un des exemples les plus admirables de cet " amalgame ", la plus noble victoire peut-être de De Lattre, demeure la Brigade Alsace-Lorraine.

Il y a eu 20 ans en septembre dernier, j'en ai vu partir le premier bataillon en direction du front. Je me souviendrai toujours de la sortie du quartier Pomponne à Montauban, de 15 camions bourrés comme autant de boîtes de sardines de gens de chez nous qui chantaient la Marseillaise. Le moral, donc, était d'acier, et la solidité des camions à toute épreuve. Mais le reste ! ... Les premiers combattants de la Brigade ont été engagés, 18 jours après leur départ, dans le secteur du Thillot : en tenue de maquisards, vêtus parfois de shorts, armés de fusils allemands, anglais, suisses, français et disposent de 150 cartouches pour chacun des rares F.M. qu'on leur avait affectés ou qu'ils s'étaient eux-mêmes octroyés. De Lattre a laissé se débrouiller ces volontaires lorrains et alsaciens de l'an 44. Toutefois, lorsqu'ils sont revenus de leur long et sanglant baptême du feu, il leur a fait rendre les honneurs militaires par des " anciens " débarqués d'Afrique. Le geste est chevaleresque autant que symbolique. Car ainsi le général salue déjà cette Alsace à la fois proche et lointaine dont la libération n'a cessé de le hanter depuis quatre ans :

" Quand ça recommencera, et ça va recommencer, rejoignez-moi ".

Telles ont été, en juillet 1940, à Clermont-Ferrand, les dernières paroles que de Lattre a adressées à ses officiers. L'un d'entre eux, qui avait combattu sous ses ordres entre Rhin et Lauterbourg, l'a aussitôt rejoint au lendemain du débarquement en Provence. Il a nom : André Chamson, membre de l'Académie française, et qui, lors de chacun de ses séjours alsaciens, nous fait l'amitié de rendre visite à notre journal. Or, l'éminent écrivain a été le confondateur de la brigade Alsace-Lorraine en compagnie d'un certain colonel Berger qui, avant de devenir ministre, était et demeure plus honorablement connu sous son nom d'André Malraux dans l'histoire des lettres françaises. Mais André Chamson de nous raconter : " Pourquoi j'ai combattu sans uniforme ? Mes ancêtres cévenois étaient d'authentiques maquisards. L'un d'entre eux fut même galérien Je suis, aussi un homme poli, voyez-vous, et je n'ai vu qu'une chose : raccompagner nos occupants jusque sur le seuil de notre maison. Bien sûr, dès le débarquement, j'ai rejoint de Lattre, non sans difficultés, à Aix-en-Provence ".

.../...

"-Parfait, Chamson, vous venez avec moi. "

" - Mais, c'est que je ne suis pas seul, mon général. J'ai un bataillon d'Alsaciens. "

" - Amenez-les, je vous donnerai des camions ! "

Et André Chamson de poursuivre : " En allant chercher mes camarades, je rencontre André Malraux. - Où vas-tu, me demande-t-il ? - Rejoindre de Lattre avec mes Alsaciens. - Mais, c'est que j'en ai, moi aussi. - Alors c'est très simple, mon colonel, car je ne suis que commandant, c'est très simple, mon colonel, allons-y ensemble. A tes ordres ! "

L'entretien a duré cinq minutes à peine. Toutefois, Malraux, l'ancien combattant de la guerre d'Espagne, n'est point en odeur de sainteté auprès de certains militaires de tradition, qui ont sans doute oublié qu'à la tête de son maquis périgourdin d'Alsaciens, le colonel Berger, a retardé avec l'appui de la R.A.F., 80 % des effectifs de la division " das Reich " qui devait gagner d'urgence le front de Normandie. De Lattre n'a cure des hésitations de culottes de peau bureaucratiques, qui manoeuvrent pour expédier Malraux du côté de la poche de l'Atlantique. Pour le commandant en chef de la 1ère armée française, qui confiera la direction de la section " Alsace " à Alfred Scheer, deux bataillons, puis une brigade : Alsace-Lorraine c'est une aubaine. Militaire, certes, mais politique aussi. Néanmoins, l'homme d'esprit que fut le grand soldat ne peut s'empêcher de demander à Chamson, qui lui annonce la bonne nouvelle de ce renfort :

- " Mais, dites-moi, qui commande cette brigade ? - Eh bien, Malraux et moi ... - C'est une rigolade ! Une brigade commandée par deux écrivains ! "

Ce ne devait pas être une " rigolade ", ainsi qu'on l'a lu d'autre part. Ce le sera moins encore lorsque, en liaison avec leurs camarades de la résistance régionale et d'authentiques F.F.I., les gars de Malraux se battront, presque tout seuls, pour préserver Strasbourg abandonné en janvier 1945 par les Américains. Certes, la 1ère armée à laquelle ils ont toujours été rattachés, n'était qu'à 24 heures de parcours de blindés.

L'essentiel, pour aujourd'hui, c'est que soldats d'Afrique et maquisards métropolitains " amalgamés " ont combattu, côte à côte, dans un identique état d'esprit : celui-là même de la brigade Alsace-Lorraine, on veut dire où l'on ne demandait pas au copain d'à côté ses tendances philosophiques ou autres. Chacun a sa manière, de Lattre comme Leclerc, est parvenu à réaliser dans ses unités ce qu'on appelait, du temps de grand-papa : " l'union nationale ". Il est vrai que la France était en guerre

=====

BRIVE LIBERE PAR LA RESISTANCE

Nous avons lu pour vous un article paru dans la " Voix de la Résistance " N° 92 de juillet-août 1964, au sujet d'une petite controverse sans grande importance, les lignes suivantes qui intéresseront certains de nos camarades :

" Il est indéniable que le commandant " Jack ", digne successeur du regretté major John Poulève, a apposé sa signature sur les actes de reddition des troupes allemandes cantonnées en Corrèze, en sa qualité de représentant des autorités alliées.

Cependant, il convient de préciser que le samedi 12 août 1944 à Martol (Lot), en l'absence du commandant " Jack " qui s'efforçait alors de délivrer André Malraux, les représentants des missions britanniques et américaines présents à cette réunion, après avoir mandaté René Jugie- " Gao " pour entrer en contact direct avec le colonel allemand, acceptèrent de ne pas intervenir officiellement afin de laisser le bénéfice moral de cette reddition aux seuls Résistants français placés sous le commandement du général de Gaulle.

Ce ne fut qu'en raison de l'extrême gravité de la situation, après la rupture des pourparlers à 11 heures, qu'il fut décidé de demander au capitaine "Jean-Pierre " - Peter Lake, actuellement ambassadeur de Grande-Bretagne à Rio de Janeiro, de participer aux ultimes négociations de Lanteuil aux cours desquelles les plénipotentiaires allemands insistèrent pour obtenir la caution du représentant du généralissime Eisenhower.

C'est ainsi qu'en sa qualité de chef de mission ayant sous ses ordres des officiers britanniques et américains pour la plupart diplomates de carrière, notre compatriote Jacques Poirier eut l'honneur de signer le 15 août 1944, à 21 h. les actes de reddition avec le général Jacquot, adjoint d'André Malraux, représentant le général Koenig, chef des F.F.I., le général Guedin et le regretté colonel Vaujour, chefs militaires de l'A.S.-M.U.R. Corrèze, mandatés eux-mêmes par Me Baillely - " Bonnet ", chef départemental des Mouvements Unis de Résistance (M.U.R.) de la Corrèze et Gaston Hyllaire - " Léonie ", chef régional des M.U.R. de R.5."

=====

DE LA RESISTANCE

Nous, toi, moi, nous en étions, bien sûr. Mais qui s'en souvient donc un quart de siècle après. J'ai lu un reportage sur ce qu'en pense Gilles PERRAULT, 33 ans, auteur du livre " Le secret du Jour J " et il me paraît utile de vous en recopier les passages qui ont eu le plus d'écho dans mon âme.

" Une équivoque dure depuis vingt ans. Après la Libération, on a dit et répété que le peuple français, dans sa masse, s'était soulevé contre l'occupant et avait résisté à ses entreprises. C'était peut-être de bonne politique, car il fallait refaire l'unanimité nationale, si compromise après quatre années catastrophiques, mais ce n'était pas vrai. La masse n'a pas résisté. Il y a eu, d'une part, une minorité qui a collaboré avec l'occupant, et, d'autre part, une minorité qui a lutté contre lui. La masse, elle, s'est efforcée de vivre, ou de survivre, au milieu des infinies difficultés matérielles. Mais en créant l'image d'Épinal d'une France tout entière résistante, on a dévalorisé la Résistance elle-même, en submergeant ses membres sous le flot de quarante millions de Français promus tout à coup Résistants, ce qui était du sérieux à ceux qui l'avaient été véritablement.

.../...

Puis, au fil des ans, l'image d'Epinal de la France unanimement Résistante s'est décolorée. On avait vécu - eux, ils avaient combattu. Il s'est alors organisé, tacitement, une sorte de conspiration du silence autour de la Résistance. On en a parlé de moins en moins. On affecte de mettre entre parenthèses tout ce qui s'était passé chez nous de 1940 à 1944. "

Quelle est votre définition du courage ?

" Il y a cent définitions, parce que le courage est multiple. On pourrait, sur ce sujet, disserter à l'infini, et distinguer pour commencer entre le courage du militaire et celui du civil. Ce qui me frappe justement, chez les Résistants - et ce que j'admire en eux - c'est qu'ils ont fait preuve de ces deux courages. Etre un héros à la guerre est déjà bien difficile. Combattre dans cette guerre atroce qu'est la guerre secrète, risquer les tortures et non pas seulement la mort, c'est encore plus ardu. Mais lutter en sachant qu'on met en péril la vie des siens, qu'on expose, par chacun de ses actes, femme et enfants à la mort (alors que le soldat du front a, au contraire, le sentiment de les en protéger), et tout cela en continuant de mener, cahin-caha, le train monotone de la vie quotidienne, c'est à mes yeux la forme de courage la plus difficile. Elle est dépourvue de tout le prestige qui s'attache à l'état militaire. Elle n'est même pas soutenue par une conscience exacte du rôle qu'on joue, car chaque agent ignore quelle est son utilité réelle - et même s'il est utile. Elle n'est pas consacrée par cette gloire immédiate qui s'attache au soldat qui s'est distingué sur la ligne de feu. C'est, si l'on veut, un courage modeste. Tous les grands Résistants que j'ai eu l'honneur de rencontrer, au cours de mes recherches, m'ont frappé par leur modestie. "

Que pensez-vous de l'actuelle floraison d'ouvrages néo-nazis ?

" Elle était prévisible. A mesure que l'herbe repousse sur les charniers, on oublie l'horreur pour ne plus se souvenir que des exploits guerriers, et les Allemands n'ont certes pas manqué d'en accomplir quelques-uns, au cours de la dernière guerre. Que des nostalgiques de la Croix gammée tablent sur cette disposition des esprits pour exalter les armes allemandes, c'est sans doute irritant, mais ce n'est pas bien grave. Même si les prochaines générations admirent le courage qui fut déployé à Stalingrad ou dans l'Afrika Korps, cela ne signifie pas qu'elles approuvent les buts politiques et idéologiques qui étaient fixés aux soldats qui y combattirent. Nous-même, lorsque nous célébrons Camerone, avons-nous présents à la conscience les motifs pour lesquels quelques compagnies de Légionnaires s'étaient fourvoyées au Mexique ? Ouvrages néo-nazis ? Non: post-nazis. Ils ne ressusciteront pas ce qui est mort. "

=====

Hommage à Jean Moulin

Allocution de
Monsieur André Malraux

Monsieur le Président de la République,

Voilà donc plus de vingt ans que Jean Moulin partit, par un temps de décembre sans doute semblable à celui-ci, pour être parachuté sur la terre de Provence, et devenir le chef d'un peuple de la nuit. Sans cette cérémonie, combien d'enfants de France sauraient son nom ? Il ne le retrouva lui-même que pour être tué ; et depuis, sont nés seize millions d'enfants...

Puissent les commémorations des deux guerres s'achever aujourd'hui par la résurrection du peuple d'ombres que cet homme anima, qu'il symbolisa, et qu'il fait entrer ici comme une humble garde solennelle autour de son corps de mort.

Après vingt ans, la Résistance est devenue un monde de limbes où la légende se mêle à l'organisation. Le sentiment profond, organique, millénaire, qui a pris depuis sont accent légendaire, voici comment je l'ai rencontré. Dans un village de Corrèze, les Allemands avaient tué des combattants du maquis, et donné l'ordre au Maire de les faire enterrer en secret, à l'aube. Il est d'usage, dans cette région, que chaque femme assiste aux obsèques de tout mort de son village en se tenant sur la tombe de sa propre famille. Nul ne connaissait ces morts qui étaient des Alsaciens. Quand ils atteignirent le cimetière, portés par nos paysans sous la garde menaçante des mitraillettes allemandes, la nuit qui se retirait comme la mer laissa paraître les femmes noires de Corrèze, immobiles du haut en bas de la montagne, et attendant en silence, chacun sur la tombe des siens, l'ensevelissement des morts français. Ce sentiment qui appelle la légende, sans lequel la Résistance n'eût jamais existé — et qui nous réunit aujourd'hui — c'est peut-être simplement l'accent invincible de la fraternité.

Comment organiser cette fraternité pour en faire un combat ? On sait ce que Jean Moulin pensait de la Résistance, au moment où il partit pour Londres : « Il serait fou et criminel de ne pas utiliser, en cas d'action alliée sur le continent, ces troupes prêtes aux sacrifices les plus grands, éparses et anarchiques aujourd'hui, mais pouvant constituer demain une armée cohérente de parachutistes déjà en place, connaissant les lieux, ayant choisi leur adversaire et déterminé leur objectif ». C'était bien l'opinion du Général de Gaulle. Néanmoins, lorsque le 1^{er} janvier 1942, Jean Moulin fut parachuté en France, la Résistance n'était encore qu'un désordre de courage : une presse clandestine, une source d'informations, une conspiration pour rassembler ces troupes qui n'existaient pas encore. Or, ces informations étaient destinées à tel ou tel allié, ces troupes se lèveraient lorsque les alliés débarqueraient. Certes, les résistants étaient les

combattants loyaux aux Alliés. Mais ils voulaient cesser d'être des Français résistants et devenir la Résistance française.

C'est pourquoi Jean Moulin est allé à Londres. Pas seulement parce que s'y trouvaient des combattants français (qui eussent pu n'être qu'une légion), pas seulement parce qu'une partie de l'empire avait rallié la France Libre. S'il venait demander au Général de Gaulle de l'argent et des armes, il venait aussi lui demander une approbation morale, des liaisons fréquentes, rapides et sûres avec lui ». Le Général assurait alors le Non du premier jour ; le maintien du combat, quel qu'en fut le lieu, quelle qu'en fut la forme ; enfin le destin de la France. La force des appels de juin 40 tenait moins aux « forces immenses qui n'avaient pas encore donné » qu'à : « Il faut que la France soit présente à la victoire. Alors, elle retrouvera sa liberté et sa grandeur ». La France, et non telle légion de combattants français. C'était par la France Libre que les résistants de Bir-Hakeim se conjuguèrent, formaient une France combattante restée au combat. Chaque groupe de résistants pouvait se légitimer par l'allié qui l'armait et le soutenait, voire par son seul courage ; le général de Gaulle seul pouvait appeler les mouvements de Résistance à l'union entre eux et avec tous les autres combattants. Car c'était à travers lui seul que la France livrait un seul combat. C'est pourquoi — même lorsque le Président Roosevelt croira assister à une rivalité de généraux ou de partis — l'armée d'Afrique, depuis la Provence jusqu'aux Vosges, combattrait au nom du gaullisme — comme feront les troupes du parti communiste. C'est pourquoi Jean Moulin avait emporté, dans le double fond d'une boîte d'allumettes, la microphoto du très simple ordre suivant : « M. Moulin a pour mission de réaliser, dans la zone non directement occupée de la métropole, l'unité d'action de tous les éléments qui résistent à l'ennemi et à ses collaborateurs ».

Inépuisablement, il montre aux chefs des groupements le danger qu'entraînerait le déchirement de la Résistance entre des tuteurs différents. Chaque événement capital — entrée en guerre de la Russie, puis des Etats-Unis, débarquement en Afrique du Nord — renforce sa position. A partir du débarquement, il devient évident que la France va redevenir un théâtre d'opérations. Mais la presse clandestine, les renseignements (même enrichis par l'action du noyautage des Administrations publiques) sont à l'échelle de l'occupation, non de la guerre. Si la Résistance sait qu'elle ne délivrera pas la France sans les Alliés, elle n'ignore plus l'aide militaire que son unité pourrait apporter. Elle a peu à peu appris que s'il est relativement facile de faire sauter un pont, il n'est pas moins facile de le réparer ; alors que s'il est facile à la Résistance de faire sauter deux cents ponts, il est difficile aux Allemands de les réparer à la fois. En un mot, elle sait qu'une aide efficace aux armées de débarquement est inséparable d'un plan d'ensemble. Il faut que sur toutes les routes, sur toutes les voies ferrées de France, les combattants clandestins désorganisent méthodiquement la concentration des divisions cuirassées allemandes. Et un tel plan d'ensemble ne peut être conçu, et exécuté, que par l'unité de la Résistance.

C'est à quoi Jean Moulin s'emploie jour après jour, peine après peine, un mouvement de Résistance après l'autre : « Et maintenant, essayons de calmer les colères d'en face... ». Il y a, inévitablement, des problèmes de personnes ; et bien da-

vantage, la misère de la France combattante, l'exaspérante certitude, pour chaque maquis ou chaque groupe-franc, d'être spolié au bénéfice d'un autre maquis ou d'un autre groupe, qu'indignait, au même moment, les mêmes illusions... Qui donc fait encore ce qu'il fallut d'acharnement pour parler le même langage à des instituteurs radicaux ou réactionnaires, des officiers réactionnaires ou libéraux, des trotskistes ou communistes retour de Moscou, tous promis à la même délivrance ou à la même prison ; ce qu'il fallut de rigueur à un ami de la République espagnole, à un ancien « préfet de gauche », chassé par Vichy, pour exiger d'accueillir dans le combat commun tels rescapés de la Cagoule !

Jean Moulin n'a nul besoin d'une gloire usurpée : ce n'est pas lui qui a créé Combat, Libération, Franc-Tireur, c'est Frenay, d'Astier, Jean-Pierre Lévy. Ce n'est pas lui qui a créé les nombreux mouvements de la zone Nord dont l'histoire recueillera tous les noms. Ce n'est pas lui qui a fait les régiments, mais c'est lui qui a fait l'armée.

Attribuer peu d'importance aux opinions dites politiques, lorsque la nation est en péril de mort — la nation, non pas un nationalisme alors écrasé sous les chars hitlériens, mais la donnée invincible et mystérieuse qui allait remplir le siècle ; penser qu'elle dominerait bientôt les doctrines totalitaires dont retentissait l'Europe ; voir dans l'unité de la Résistance le moyen capital du combat pour l'unité de la Nation, c'est peut-être affirmer ce qu'on a, depuis, appelé le gaullisme. C'était certainement proclamer la survie de la France.



En février, ce laïc passionné avait établi sa liaison par radio avec Londres, dans le grenier d'un presbytère. En avril, le Service d'information et de propagande, puis le Comité Général d'Etudes étaient formés ; en septembre, le noyautage des Administrations publiques. Enfin, le général de Gaulle décidait la création d'un « Comité de Coordination » que présiderait Jean Moulin, assisté du chef de l'Armée secrète unifiée. La préhistoire avait pris fin. Coordonnateur de la Résistance en zone Sud, Jean Moulin en devenait le chef. En janvier 1943, le Comité directeur des Mouvements Unis de la Résistance (ce que, jusqu'à la Libération, nous appellerions les M.U.R.), était créé sous sa présidence. En février, il repartait pour Londres avec le général Delestraint, chef de l'Armée secrète, et Jacques Dalsace.

De ce séjour, le témoignage le plus émouvant a été donné par le colonel Passy :

« Je revois Moulin, blême, saisi par l'émotion qui nous étreignait tous, se tenant à quelques pas devant le général et celui-ci disant, presque à voix basse : « Mettez-vous au garde-à-vous », puis : « Nous vous reconnaissons comme notre compagnon, pour la Libération de la France, dans l'honneur et par la victoire ». Et, pendant que de Gaulle lui donnait l'accolade, une larme, lourde de reconnaissance, de fierté et de farouche volonté, coulait doucement le long de la joue pâle de notre camarade Moulin. Comme il avait la tête levée, nous pouvions voir encore, au travers de sa gorge, les traces du coup de rasoir qu'il s'était donné, en 1940, pour éviter de céder sous les tortures de l'ennemi ».

Les tortures de l'ennemi... En mars, chargé de constituer et de présider le Conseil National de la Résistance, Jean Moulin monte dans l'avion qui va le parachuter au nord de Roanne.

Ce Conseil National de la Résistance, qui groupe les Mouvements, les partis et les syndicats de toute la France, c'est l'unité précieusement conquise, mais aussi la certitude qu'au jour du débarquement, l'armée en haillons de la Résistance attendra les divisions blindées de la Libération.

Jean Moulin en retrouve les membres, qu'il rassemblera si difficilement. Il retrouve aussi une Résistance tragiquement transformée. Jusque-là, elle avait combattu comme une armée, en face de la victoire, de la mort ou de la captivité. Elle commence à découvrir l'univers concentrationnaire, la certitude de la torture. Désormais, elle va combattre en face de l'enfer.

Ayant reçu un rapport sur les camps de concentration, il dit à son agent de liaison, Suzette Olivier : « J'espère qu'ils nous fusilleront avant ». Ils ne devaient pas avoir besoin de le fusiller.

La Résistance grandit, les réfractaires du Travail Obligatoire vont bientôt emplir les maquis : la Gestapo grandit aussi, la milice est partout. C'est le temps où, dans les campagnes, nous interrogeons les aboiements des chiens au fond de la nuit ; le temps où les parachutistes multicolores, chargés d'armes et de cigarettes, tombent du ciel dans la lueur des feux des clairières ou des causses ; le temps des caves, et de ces cris désespérés que poussent les torturés avec des voix d'enfants... La grande lutte des ténèbres a commencé.

Le 27 mai 1943, a lieu à Paris, rue du Four, la première réunion du Conseil National de la Résistance.

Jean Moulin rappelle les buts de la France Libre : « Faire la guerre ; rendre la parole au peuple français ; rétablir les libertés républicaines dans un Etat d'où la justice sociale ne sera pas exclue et qui aura le sens de la grandeur ; travailler avec les Alliés à l'établissement d'une collaboration internationale réelle sur le plan économique et social, dans un monde où la France aura regagné son prestige ».

Puis, il donne lecture d'un message du général de Gaulle, qui fixe pour premier but au premier Conseil de la Résistance, le maintien de l'unité de cette Résistance qu'il représente.

Au péril quotidien de la vie de chacun de ses membres.

Le 9 juin, le général Delestraint, chef de l'armée secrète enfin unifiée, est pris à Paris.

Aucun successeur ne s'impose. Ce qui est fréquent dans la clandestinité : Jean Moulin aura dit maintes fois avant l'arrivée de Serreules : « Si j'étais pris, je n'aurais pas même eu le temps de mettre un adjoint au courant... ». Il veut donc désigner ce successeur avec l'accord des mouvements, notamment de ceux de la zone Sud. Il rencontrera leurs délégués le 21, à Caluire.

Ils l'y attendent, en effet.

La Gestapo aussi.

La trahison joue son rôle — et le destin, qui veut qu'aux trois quarts d'heure de retard de Jean Moulin, presque toujours ponctuel, corresponde un long retard de la police allemande. Assez vite, celle-ci apprend qu'elle tient le chef de la Résistance.

En vain, le jour où, au Fort Montluc à Lyon, après l'avoir fait torturer, l'agent de la Gestapo lui tend de quoi écrire puisqu'il ne peut plus parler, Jean Moulin dessine la caricature de son bourreau. Pour la terrible suite, écoutons seulement les mots si simples de sa sœur : « Son rôle est joué, et son calvaire commence. Bafoué, sauvagement frappé, la tête en sang, les organes éclatés, il atteint les limites de la souffrance humaine sans jamais trahir un seul secret, lui qui les savait tous ».

Comprenons bien que pendant les quelques jours où il pourrait encore parler ou écrire, le destin de la Résistance est suspendu au courage de cet homme. Comme le dit Mlle Moulin, il savait tout.

Georges Bidault prendra sa succession. Mais voici la victoire de ce silence atroce payé : le destin bascule. Chef de la Résistance martyrisé dans des caves hideuses, regarde de tes yeux disparus toutes ces femmes noires qui veillent nos compagnons : elles portent le deuil de la France, et le tien. Regarde glisser sous les chênes nains du Quercy, avec un drapeau fait de mousselines nouées, les maquis que la Gestapo ne trouvera jamais parce qu'elle ne croit qu'aux grands arbres. Regarde le prisonnier qui entre dans une villa luxueuse et se demande pourquoi on lui donne une salle de bains — il n'a pas encore entendu parler de la baignoire. Pauvre roi supplicié des ombres, regarde ton peuple se lever dans la nuit de juin constellée de tortures. Voici le fracas des chars allemands qui remontent vers la Normandie à travers les longues plaintes des bestiaux réveillés ; grâce à toi, les chars n'arriveront pas à temps. Et quand la trouée des Alliés commence, regarde, préfet, surgir dans toutes les villes de France les Commissaires de la République — sauf lorsqu'on les a tués. Tu as envié, comme nous, les clochards épiques de Leclerc : regarde, combattant, tes clochards sortir à quatre pattes de leurs maquis de chênes, et arrêter avec leurs mains paysannes formées aux bazookas l'une des premières divisions cuirassées de l'empire hitlérien, la division **Das Reich**.

Comme Leclerc entra aux Invalides, avec son cortège d'exaltation dans le soleil d'Afrique et les combats d'Alsace, entre ici, Jean Moulin, avec ton terrible cortège. Avec ceux qui sont morts dans les caves sans avoir parlé, comme toi ; et même, ce qui est peut-être plus atroce, en ayant parlé ; avec tous les rayés et tous les tondus des camps de concentration, avec le dernier corps trébuchant des affreuses files de **Nuit et Brouillard**, enfin tombé sous les crosses ; avec les huit mille Françaises qui ne sont pas revenues des bagnes, avec la dernière femme morte à Ravensbruck pour avoir donné asile à l'un des nôtres. Entre avec le peuple né de l'ombre et disparu avec elle — nos frères dans l'ordre de la **Nuit**...

Commémorant l'anniversaire de la Libération de Paris, je disais : « Ecoute ce soir, jeunesse de mon pays, les cloches d'anniversaire qui sonneront comme celles d'il y a quatorze ans. Puisses-tu, cette fois, les entendre : elles vont sonner pour toi ».

L'hommage d'aujourd'hui n'appelle que le chant qui va s'élever maintenant, ce **Chant des Partisans** que j'ai entendu murmurer comme un chant de complicité, puis psalmodier dans le brouillard des Vosges et les bois d'Alsace, mêlé au cri perdu des moutons des tabors, quand les bazookas de Corrèze avançaient à la rencontre des chars de Runstadt lancés à nouveau contre Strasbourg. Ecoute aujourd'hui, jeunesse de France, ce qui fut pour nous le Chant du Malheur. C'est la marche funèbre des cendres que voici. A côté de celles de Carnot avec les soldats de l'An II, de celles de Victor Hugo avec les Misérables, de celles de Jaurès veillées par la Justice, qu'elles reposent avec leur long cortège d'ombres défigurées. Aujourd'hui, jeunesse, puisses-tu penser à cet homme comme tu aurais approché des mains de sa pauvre face informée du dernier jour, de ses lèvres qui n'avaient pas parlé ; ce jour-là, elle était le visage de la France.